

MUTUS

Depuis longtemps déjà, Mutus, dieu du silence. Vivait seul à l'écart, maudissant son destin.

Donc il vint sur la terre... Et d'abord dans les villes. Il écouta le bruit des hommes assemblés.

Les vieillards se plaignaient d'être vieux, et les jeunes se plaignaient de la vie, et nul n'était content.

Le dieu s'en revenait sans avoir pu comprendre... Comme il marchait au long d'un sentier, par les bois.



Mondanités.

M. et Mme Peter F. Pescud sont à la Passe Christian pour la saison.

Mme Ringgold Brousseau et sa famille occupent depuis quelques jours leur résidence d'été à Kentucky.

Mme George B. Pennise passe l'été à Detroit, Mich., chez sa fille, Mme Harris Phelps Balston.

Mme L. R. DeBuis et ses enfants partiront prochainement pour Fletcher, C. du N., où ils séjourneront quelques semaines.

M. et Mme P. A. Lelong, Jr. se rendent pendant une partie de la saison les bords de M. et Mme Frank B. Hayne, à Flat Rock, C. du N.

M. et Mme Albert Soulé et leur famille ont pris possession de leur résidence d'été à la Passe Christian.

Mme Jeanne Castellanos et sa fille Olga, sont parties mercredi pour New York, en route pour l'Europe, où elles séjourneront quelques temps.

M. et Mme W. S. Parkerson et leur famille passeront l'été à Covington.

Mlle Louise Dugran est l'hôte de Mme G. E. Westfeldt, à Fletcher, C. du N.

M. et Mme T. J. Henderson et leur famille, Mlle Beale K. McCloskey, sont parties hier pour Hendersonville, C. du N., où ils séjourneront plusieurs mois.

M. et Mme Jules Cassard sont actuellement à New York et se rendront dans quelques semaines à New York, pour y passer le reste de la saison.

Le Dr et Mme J. J. Castellanos partiront dans quelques jours pour Chinchuba, où se trouve leur résidence d'été.

Mme John Rainey et les demoiselles Rainey sont parties pour New York lundi dernier.

Mme I. H. Stauffer et Mlle Louise Stauffer partiront demain pour New York d'où elles s'embarqueront pour l'Europe.

M. et Mme George B. Matthews sont en route pour Coburg, Canada, où ils passeront plusieurs mois.

Mlle Alice Kock passe quelques jours chez ses cousins, les demoiselles Lagge.

M. et Mme Harry Labouisse et leur famille sont à Westport, N. Y., pour la saison.

Une fête charmante de la semaine a été la représentation chez M. et Mme Henry T. Baldwin, mercredi soir, de "A Dress Rehearsal" de Mme M. E. M. Davis, par Mlle Alice Baldwin, Amélie Minor, Alice Varin, Hilda Phelps et Mlle Semmes-Walmsley, Michel Promet, Frank Perterman et Tom Devlin.

Mme Elmore Dufour posera une partie de la saison à Colorado Springs avec son fils, M. Générés Dufour.

M. et Mme Peter Labouisse passent l'été à Bar Harbor.

Mme Henry M. Gill et ses enfants sont dans la Caroline du Nord pour plusieurs mois.

Mme Ulysse Laplace et son fils, M. Dunbar Laplace, vont passer l'été en Europe. Leur départ de New York s'effectuera jeudi prochain.

Le Dr et Mme J. D'Aquin et leur famille occupent cet été leur résidence à Mandeville.

Mlle Kate Nott est de retour d'un séjour à Biloxi chez son cousin, M. Aristide Hopkins.

Miles Mary et Annie Percival partiront pour la Caroline du Nord dans quelques jours.

Mlle Mary Hayward passe quelques semaines à Swanee, Tenn.

M. Ashton Lawrence est en voyage à l'Ouest.

M. et Mme P. A. Cavarot et leur famille passent l'été à Mandeville.

M. et Mme C. H. Patterson sont partis pour New-York mercredi à bord des Antilles.

Mme Guy Hopkins et ses enfants sont à Biloxi pour la saison.

M. et Mme Warren Easton sont partis hier pour Mount Clemens, Mich., où ils passeront quelque temps avant de se rendre au Canada.

Mercredi matin à sept heures, en présence d'un nombreux concours de parents et d'amis, on célébrait à une messe solennelle, à l'église de Notre Dame de Bon Secours, le mariage de Mlle Marguerite Frances Rawlins, fille de M. et Mme Frank Rawlins, avec M. Edwin Crozat.

M. et Mme Omer Villeré sont installés pour la saison dans leur résidence d'été à Waveland. Mlle Eisenberg et M. Luzeberg passent quelques temps chez eux.

Mlle Béatrix Kennedy est de retour de Biloxi, où elle a été pendant plusieurs semaines l'hôte de Mme Abby Bohm.

M. Waldo Melt partira pour New York à la fin de la semaine.

Mlle Josephine Johnson passera l'été dans la Caroline du Nord avec Mme H. M. Gill.

Le Small and Early Bridge Club s'est réuni chez M. et Mme G. A. Hero la semaine dernière.

M. Gué Ricau partira dans quelques jours pour Hendersonville, C. du N., où il sera l'hôte de M. et Mme T. J. Henderson.

Chaque jour, je parlais en exorcismes. Une boîte d'aquarelle sous le bras, un livre et du papier blanc dans les poches, je m'en allais au diable, soit en forêt où j'écrivais, à plat ventre dans les mousses, un poème on un chapitre de roman: soit du côté de Lyons, de Fleury ou de Liors, un hasard de ma rêverie, à l'aventure, ne m'arrêtant que devant un paysage qui inspirait mon poème.

Miles Mary et Annie Percival partiront pour la Caroline du Nord dans quelques jours.

Mlle Mary Hayward passe quelques semaines à Swanee, Tenn.

M. Ashton Lawrence est en voyage à l'Ouest.

M. et Mme P. A. Cavarot et leur famille passent l'été à Mandeville.

M. et Mme C. H. Patterson sont partis pour New-York mercredi à bord des Antilles.

Mme Guy Hopkins et ses enfants sont à Biloxi pour la saison.

M. et Mme Warren Easton sont partis hier pour Mount Clemens, Mich., où ils passeront quelque temps avant de se rendre au Canada.

Mercredi matin à sept heures, en présence d'un nombreux concours de parents et d'amis, on célébrait à une messe solennelle, à l'église de Notre Dame de Bon Secours, le mariage de Mlle Marguerite Frances Rawlins, fille de M. et Mme Frank Rawlins, avec M. Edwin Crozat.

M. et Mme Omer Villeré sont installés pour la saison dans leur résidence d'été à Waveland. Mlle Eisenberg et M. Luzeberg passent quelques temps chez eux.

Mlle Béatrix Kennedy est de retour de Biloxi, où elle a été pendant plusieurs semaines l'hôte de Mme Abby Bohm.

M. Waldo Melt partira pour New York à la fin de la semaine.

Mlle Josephine Johnson passera l'été dans la Caroline du Nord avec Mme H. M. Gill.

Le Small and Early Bridge Club s'est réuni chez M. et Mme G. A. Hero la semaine dernière.

M. Gué Ricau partira dans quelques jours pour Hendersonville, C. du N., où il sera l'hôte de M. et Mme T. J. Henderson.

Je sentais frémir et si j'appuyais mes lèvres sur ses doigts, prise d'une peur vague, incompréhensible, instinctive, elle se dégageait et se retirait, ne se sentant plus en confiance auprès de moi.

Elle ne répondit pas et me conduisit jusqu'à la statue de sainte Catherine, que je vis convertie d'épingles et de rubans. En plaisantant, je pris une épinglette dans la chevelure de la jeune fille et j'ai fritt à la sainte.

Adrienne pâlit quand je lui fis mes adieux, le lendemain, et me parut trop triste.

Elle me regarda m'en aller, longtemps, et s'essuya les yeux avec le coin de son tablier.

J'eus conscience alors des responsabilités que j'avais encourues. J'avais éveillé des sentiments prématurés chez cette jeune fille: si je ne revenais plus, elle souffrirait peut-être! Et je me demandai, avec cette odieuse faculté de doute et d'analyse familière aux égoïstes: "Pourquoi? m'aime-t-elle? Espère-t-elle que je vais l'épouser? Décidément, je ne puis plus retourner à Mortemer."

Tout l'hiver je m'étourdissais et détraquai ma pensée de la petite retraite du soir. Je me plongai dans tout ce que la vie parisienne a de joies artificielles, de gaietés équivoques, de plaisirs frotelés; mais, aux heures de lassitude, de dégoût et d'écoeurement, le visage agraphique d'Adrienne m'apparaissait, me rappelait la troublante signification du pèlerinage à sainte Catherine. Et j'en arrivais à me dire: "Pourquoi donc, après tout ne l'épouserai-je pas? Des fois ont épousé des bergères et ils en ont fait des reines! Qu'y a-t-il donc d'impossible à ce que je parte un vie banale de ce bouquet de fleurs sauvages dont nul ne connaît le parfum!"

Et j'allai, repris de la nostalgie des champs et des bois, je partis en Normandie. Ma première excursion fut à Mortemer et je la passai jusqu'à la statue de sainte Catherine. La sainte était enguirlandée de fleurs toutes fraîches.

Adrienne me surprit là. Elle me félicita de ma fidélité aux paysages et aux gens qui m'aimaient. Elle me dit cela sans embarras, franchement joyeuse de mon retour et, tout en attachant de nouvelles garlandes à la statue, elle fit en sorte que je visse une alliance à sa main gauche.

Adrienne? Qu'est-ce que cela? m'écriai-je ébahi.

Vous vous en souvenez. Je suis l'épouse d'un brave garçon qui avait demandé ma main la veille de votre départ, l'année dernière, et quand vos hommes allés en pèlerinage, je sollicitais votre consentement. Je suis aimée et heureuse. Mais elle ajouta comme pour s'excuser: "Vous, vous êtes un Monsieur, vous habitez Paris, vous êtes des lettres, moi, je ne suis qu'une pauvre petite paysanne..."

Cette année-là, j'écrivais des éloges attristés, je parlais plutôt que d'habitude, j'étais du robuste et jeune garçon, deux comme une fille qui comprenait si bien la petite âme de bravis d'Adrienne. Je partis en sursaut avec moi la conception de tout ce qu'il y a de navrant dans les rêves qui n'ont pas de réalisation possible, dans le déchirement des séparations, dans la tristesse des exils ou des solitudes éternelles.

Je lui apportai d'autres livres en lui demandant de m'indiquer les passages qui retiendraient son attention. En quelques mois, elle s'éleva: son éducation sentimentale et intellectuelle était commode, je la vis demeurer pensif sur une phrase harmonieuse, émue sur une image noble: elle sentit la musique des mots, elle distingua ce qui était élevé de ce qui était vulgaire.

Quand il me fallut rentrer à Paris, je ne quittai pas sans regrets, ostentant-les, les félicités de ma villégiature.

Adrienne m'avait dit: "Venez réviser!" et j'avais répondu: "A cause de vous je réviserai!" Elle me tendit la main gentiment; je la serrai, le cœur plein de gratitude, et je laissai cette cour des herbes et des fleurs avec ses chèvres et son âne parmi la marjolaine et le thym embaumé.

Ab! que l'été de temps me parut indolent! Que l'hiver parut pesant! Paris me parut insupportable avec ses étouffantes expositions, ses premiers sensationnelles, ses fêtes lamentables, ses recommanements et ses rabâchages.

Je pensais à Adrienne. Je la voyais à travers son souvenir dans un paysage dont elle faisait partie, qui était là, pour elle, comme un décor. Je la voyais parmi des choses si claires et si simples!

Enfin, j'allai, revint et je la retrouvai transformée, mais toujours aussi fraîche et aussi pure. Elle m'apporta chaque jour une minuscule allégresse et d'embêtement. Elle avait partie de moi à ses parents et voulait me faire boire de lait frais à la ferme.

cette impossible tendresse qui lui ferait oublier toutes les autres.

Elle ignorait ce nom, mais un attrait se dégageait pour elle de ceux qui venaient de loin.

Le lieutenant Martin entra. C'était un homme jeune, vigoureux, hâlé et presque banal dans ses vêtements civils qui manquaient de souplesse.

—Madame, vous devez me juger très indiscret. Mais débarqué à Marseille hier, je suis obligé de repartir pour Brest ce soir et j'ai une mission à remplir près de vous. A mon dernier congé, vous n'étiez pas en France, et je n'ai pu tranquiliser ma conscience.

Il s'assit sur un fauteuil qu'Héliane lui désigna, et ravi, regarda autour de lui.

—Oui, reprit-il, c'est bien ainsi, c'est dans ce cadre exotique que nous vous imaginons.

Puis, la dévisageant elle-même avec une hardiesse bon enfant: —Et vous aussi, madame, vous n'avez pas beaucoup changé, depuis le temps où nous fumes si amoureux de vous. Comme ce pauvre Bertet aurait été content de se trouver à ma place! Ah! excusez-moi... vous croyez que je divague!... Je devrais vous expliquer... mais nous avons tant vécu avec vous. Vous avez été notre compagnon si fidèle durant un an, qu'il me semble que vous devez tout comprendre sans que je vous explique rien.

—De qui parlez-vous? demanda Héliane légèrement inquiète.

—De nous trois, de Bertet, de Duval et de moi, alors que nous étions tous trois au poste militaire de B... dans le Haut-Laos. C'était moi qui commandais le poste et c'était moi aussi qui vous y avais introduit, vos livres, ceux que je dirais, bien entendu. Vous connaissez, je crois, le genre d'existence que mènent, dans la solitude la plus atroce, de jeunes hommes robustes et ardents: vous devez savoir alors quel rôle joue dans cette vie d'ascètes la lecture. C'est la seule distraction, le seul agrément — à moins que cela ne soit l'opium, ce qui n'était pas notre cas — c'est l'unique lien qui nous rattache au reste du monde, l'amie qui nous rappelle aux tendresses d'autrefois. Ajoutez à cet isolement, la torpeur, le vide, le silence, un délabrement moral et quelquefois physique et vous comprendrez le magnétisme d'une phrase, la puissance d'un mot, l'hallucination d'une pensée écrite! On rit, on pleure, on s'exalte sur une page. On se passionne pour un auteur, on s'incarne dans ses héros, on s'éprend de ses héroïnes, on s'endort un livre dans les bras.

—Donc, madame, vous étiez là-bas avec nous sur l'étagère de notre "bureau". Nous vous aimions tous trois: mais Bertet, le plus jeune et le dernier venu, vous préférait à tous les auteurs de notre bibliothèque volante. Vous écriviez, en ce temps-là, des contes dans un journal. Nous les attendions avec impatience, et le soir, sous la lampe, Bertet nous les lisait à haute voix, quand au-dessus de nos têtes attentives, le "pankaki" promenait son frofrou de jupe. Cependant nous vous croyions un officier de marine se cachant derrière un pseudonyme. On vous traitait en camarade et on vous appelait "le petit Myrtil".

"Mais un jour Bertet descend à Saïgon et revient boulevérisé. Vous n'étiez pas du tout un enseigne de vaisseau, mais une véritable femme, jeune et blonde, portant des capelines de bébé et cueillant des lotus dans les étangs des pagodes.

"On vous avait aperçue un peu partout en Cochinchine. Il subsistait encore quelque mystère autour de vous, mais cela n'était pas pour nous déplaire, et au fond, nous vivions dans l'espoir de vous voir apparaître un jour au milieu de notre "popote". On ne disait plus le petit Myrtil, on vous appelait Héliane, Héliane tout court, notre Héliane, et le soir dans la fumée de nos pipes, chacun évoquait une silhouette féminine.

"Puis des journaux illustrés apportèrent votre image sous différents aspects. Bertet les différenciait. Bertet les différenciait. Bertet les différenciait. Bertet les différenciait.

Mais aujourd'hui la source de son évocation est tarie; sa clarté intérieure s'est éteinte devant la grisaille obstinée du dehors. Des saulellettes d'arbres noirs grelottent contre ses vitres; en bas dans le jardin, les chrysanthèmes blancs ont remplacé les roses rouges de l'été. Héliane Myrtil est triste.

Pourtant on la dit heureuse, reconnue, aimée. Ses livres exaltent la vie, glorifient l'amour. —L'amour! Un sourire mélancolique amincit ses lèvres. —Le mort! Qui en savait elle? Le chaste, le passionné amour qu'elle avait si souvent décrit, qu'elle avait si souvent rêvé, l'a-t-elle vu jamais? Elle, si amoureuse de l'univers, l'a-t-elle, une fois seule ment, aimée? Et ardemment la jeune femme tend les mains vers

"Et d'un geste dédaigneux il balaya le journal de la table.

"Mais au repas du soir, ses paupières étaient rouges, et après l'heure de la lecture, que nous passions en silence, il dit: —"Je n'aurais jamais cru cela d'elle," d'Héliane, de nous avoir ainsi trahis!

"Il demeura morose, et nous aussi, nous n'étions pas gai. Il nous sembla vraiment vous avoir perdue. Et de fait, Bertet enleva vos portraits, vos volumes disparurent de notre étagère, et on ne prononça plus votre nom...

"Nous eûmes une petite consolation quinze jours plus tard. Le Courrier Saïgonnais rectifia son erreur. Le fameux boursier n'était qu'un simple boursier de voyage, un peintre sans grande fortune. Nous n'aviez pas déchu autant que nous craignons. Bertet fut tout joyeux.

"Je lui pardonne presque... elle ne nous a trompés qu'à demi. —"Quelques temps après nous nous séparâmes. Au bout d'un an, je retrouvai Bertet à l'hôpital militaire de Saïgon. Il était perdu et le savait. Son pauvre corps épuisé de dysenterie reposait sur une chaise longue, dans la galetie enguirlandée de glycines. Je vis un de vos portraits à côté de lui. Il me dit:

"Je suis presque heureux de mourir. C'est un coin que l'on a décrit. Elle est venue souvent, elle s'est proménée là, la religieuse la connue. Je voudrais que tu me promettes d'aller la voir à Paris. Parle-lui de moi, dis-lui que je n'ai aimé qu'elle dans ma vie et que je veux être enterré avec son image... Puis tu lui remettras cette lettre."

Le lieutenant Martin tira de son portefeuille une enveloppe où s'émettait une petite grappe bleue fanée et la tendit à Héliane. L'officier prit congé.

Alors Héliane se jeta sur un divan, et la pâle glycine du mort contre ses lèvres, elle pleura voluptueusement son plus bel amour.

CUISINE

Sauce au vin de Madère

Faire dorer de petits oignons entiers dans du beurre, les retirer, faire un roux brun, mouiller avec du bouillon, du jus de viande et un demi-verre de vin de Madère; saler, poivrer, ajouter un bouquet garni et les oignons, laisser cuire; passer au tamis; une demi-heure avant de servir, mettre dans la sauce des petits champignons entiers.

Côtelettes de veau à la marseillaise

Prendre des côtelettes de veau de moyenne grosseur (plutôt petites), faire une farce avec jambon, porc, champignons, persil, une pointe d'ail, sel, poivre, muscade, épices. En garnir les côtelettes d'un côté seulement, les mettre dans un plat avec un bon morceau de beurre, faire cuire au four.

Crème pâtissière

Farine..... 125 gr. Sucre semoule..... 125 gr. Beurre fin..... 60 gr. Lait..... 1 1/2 litre Oeufs..... 4 Vanille..... 1/2 gousse

Faire bouillir le lait avec la vanille. D'autre part, mettre les jaunes d'œufs dans une terrine avec le sucre et la farine, amalgamer le tout et verser le lait bouillant, peu à peu et en tournant toujours; mettre l'appareil dans une casserole sur le feu en continuant à tourner jusqu'à ce que la crème soit prise, ajouter le beurre par petits morceaux, toujours les remuant. Servir froid. Les blancs d'œufs ne sont pas employés.

ENFANT RETROUVE. Rizon, Ark., 2 juillet.—En Félix De Jarnett, âgé de treize ans, qui est détenu ici sous une accusation de vol, Mme Nina De Jarnett, de Memphis, a reconnu son fils, qui lui a été ravi il y a une dizaine d'années.

Pour célébrer la Fête Nationale. Pétersburg, Vie, 2 juillet.—Quatre-vingt vétérans de l'Armée Confédérée, membres du Camp A. P. Hill des V. C. U. de cette ville, sont partis de Norfolk à bord du steamer Jefferson de la ligne Ligne Dominion pour Springfield, Mass., où ils se joindront aux vétérans du Poste E. K. Wilcox de la G. A. R., dans la célébration du 4 juillet.